Document généré le 27 avr. 2024 15:29

Ciné-Bulles

Toujours fuir

Belle Épine de Rebecca Zlotowski, France, 2010, 80 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 29, numéro 3, été 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64538ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2011). Compte rendu de [Toujours fuir / *Belle Épine* de Rebecca Zlotowski, France, 2010, 80 min]. *Ciné-Bulles*, *29*(3), 54–54.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Belle Épine
de Rebecca Zlotowski

Toujours fuir

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Prix Louis-Delluc du meilleur premier long métrage en 2010, concert d'éloges de la part des critiques français, **Belle Épine** n'est pas passé inaperçu dans l'Hexagone. Et pour cause. Ce film de Rebecca Zlotowski trace un portrait sans fard d'une jeune fille en perte de repères. Démarche authentique qui se distancie des bluettes adolescentes dont on afflige trop souvent le spectateur. Une façon très prometteuse d'entamer un parcours artistique sans concession…

L'histoire est celle de Prudence Friedmann qui, à l'aube de ses 17 ans, perd sa mère. Le père étant parti régler la succession au Canada, la jeune fille est laissée aux soins de sa sœur aînée qui, la plupart du temps, s'absente de l'appartement familial. C'est dans cette situation d'abandon que Prudence fait la rencontre de Maryline, une délurée qui l'emmène dans une banlieue de Paris afin de lui présenter des motards friands de courses illégales. L'adulte en devenir y trouve brièvement matière à combler son vide existentiel.

L'univers décrit ici n'est pas sans rappeler le récent **Jo pour Jonathan** de Maxime Giroux, dans la mesure où monde de vitesse et mal à l'âme se juxtaposent pour illustrer la dérive de la jeunesse. Images ternes, jeu émotionnellement retenu de la comédienne principale (la très juste Léa Seydoux), tout concourt à forger, comme chez Giroux, une atmosphère lourde dénuée de sentiments exacerbés. Non pas parce que Prudence n'a que faire du décès de sa mère, mais bien parce qu'elle ne sait trop comment exprimer sa douleur. Il y a une tension palpable dans tout le récit, particulièrement dans une scène où elle rencontre la mère de l'un des motocyclistes côtoyés en banlieue. Celle-ci offre à Prudence un petit déjeuner qu'elle accepte volontiers. Pourtant, la jeune fille a la voix hésitante, au geste peu sûr, va jusqu'à proposer à la dame de rester pour l'aider à faire le ménage et la cuisine. Découverte d'une seconde mère pouvant combler ses carences affectives.

L'ensemble regorge de scènes poignantes et subtiles, le tout filmé avec une caméra aux mouvements brusques. Et c'est là que Zlotowski se démarque de Giroux. Car si ce dernier affectionne les plans larges savamment composés, la cinéaste française, elle, cherche l'expression d'un trouble psychique par une caméra tremblante qui suit sans cesse Prudence. Comme si le mouvement exprimait le désordre intérieur dont souffre la jeune fille. Son visage est impassible, mais son impossibilité à rester en place trahit le chaos qui règne en elle. Vivre à cent à l'heure, fuir son passé dans un monde marginal, oublier la mort… Les mouvements saccadés de la caméra deviennent autant d'indicateurs du désarroi du personnage. La parenté avec **Keane** de Lodge Kerrigan (2005) n'est d'ailleurs pas anodine, puisque le cinéaste états-unien y faisait aussi usage d'une caméra nerveuse pour exprimer le trouble émotionnel de son protagoniste (un homme qui avait perdu sa fillette).

Le moment le plus fascinant de **Belle Épine** est le dernier droit du récit. Certains ont parlé d'un basculement vers le fantastique. Il s'agit plutôt du résultat logique d'une fuite du réel. La protagoniste refuse la mort de sa mère, se replie sur elle-même jusqu'à trouver le repos dans un monde forgé par son imaginaire — schizophrénie naissante d'une jeune fille dans le déni de la réalité. Ce n'est donc pas tant du fantastique que la distorsion subjective de la réalité qu'on retrouve ici, question de tenter de survivre à l'ineffable vérité. Le soleil illumine d'ailleurs, pour la première fois dans le film, le visage laiteux et fragile de Prudence. Bonheur retrouvé par la maladie mentale. Cruelle ironie.

Belle Épine se présente au final comme le constat troublant d'un deuil impossible. La maîtrise peu commune de la réalisation laisse présager un bel avenir à Rebecca Zlotowski. Vivement la venue de son prochain film.

France / 2010 / 80 min

Réal. Rebecca Zlotowski **Scén.** Rebecca Zlotowski et Gaëlle Macé, avec la collaboration de Christophe Mura et Marcia Romano **Image** Georges Lechaptois **Son** Mathieu Descamps **Mus.** ROB **Mont.** Julien Lacheray **Prod.** Frédéric Jouve **Int.** Léa Seydoux, Anaïs Demoustier, Agathe Schlencker, Johan Libéreau **Dist.** K-Films Amérique